

Un récit, quel récit?

Contre-jour, « Une génération? Quelle génération? », n^o 6, 2005

Martine-Emmanuelle Lapointe

Number 214, May–June 2007

Les nouveaux conflits générationnels

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/10399ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lapointe, M.-E. (2007). Un récit, quel récit? / *Contre-jour*, « Une génération? Quelle génération? », n^o 6, 2005. *Spirale*, (214), 32–34.

ANDRÉ RACETTE — Ça résume bien notre vision des choses. Chaque projet en lui-même a son existence propre et, pour poursuivre dans ce sens, on n'a pas de programme qui nous projetterait loin dans le temps, comme si on se disait : « *voilà, on a déjà les trente-cinq prochaines parutions, elles sont déjà bien prévues, ou même les dix prochaines.* »

PASCAL-ANGELO FIORAMORE — Finalement, ce qu'on veut, c'est avoir notre autonomie dans toutes les étapes de nos activités, même au plan du financement. On a ainsi une espèce de liberté d'action et de mouvement. Oui, c'est peut-être vrai qu'au mois de janvier, on est incapable de présenter aux journalistes nos parutions de l'année, mais en même temps, on n'est pas obligé de sortir des livres juste parce qu'on les aurait annoncés. On peut toujours travailler sur autre chose, on n'est pas attaché. C'est un atout qui est important pour nous, d'une certaine manière, puisqu'il nous permet, j'en ai l'impression, une construction de la maison plus à notre image. On s'impose, on se fixe des objectifs, mais on le fait à échelle d'homme.

SPIRALE — Pensez-vous que votre groupe d'amis va durer? Vous allez sans doute vous déplacer et cela aura un effet sur ce que vous faites. Souhaitez-vous que le projet continue comme il l'est en ce moment?

ANDRÉ RACETTE — Ce n'est peut-être qu'un projet ponctuel dans le temps.

PASCAL-ANGELO FIORAMORE — Ce n'est pas grave. Si on fait quarante-cinq livres en dix ans et qu'on décide de mettre la clé dans la porte de ce projet-là, ça ne veut pas dire qu'on ne va pas refaire un autre projet ensemble. Moi, je n'ai pas de problème avec ça.

ANDRÉ RACETTE — Je pense que durer dans le temps, c'est ça qui va faire la différence entre quelque chose qui était une action spontanée, qui fait le coup du moment, et d'arriver à suivre notre vocation.

PASCAL-ANGELO FIORAMORE — Ou en développer une. (*rires*)

ANDRÉ RACETTE — On est engagé dans ce qu'on fait. Ça a une intime relation avec ma vie, c'est ce que je suis, entre guillemets, « éditeur ».

SPIRALE — Tous vos spectacles et autres manifestations contribuent à modéliser cette spontanéité du début, et les Éditions Rodrigol, qui arrivent plus tardivement, y participent aussi en tant que partie de ce grand tout.

PASCAL-ANGELO FIORAMORE — Ça met de la chair autour de l'os. (*rires*)

SPIRALE — Vous faites partie en effet d'un champ littéraire et peut-être qu'en ce sens on vous demande de rendre des comptes. Mais ça ne vous dérangerait peut-être pas non plus de bouleverser les formes que vous prendrez ou que l'on vous donnera en prenant un autre chemin.

PASCAL-ANGELO FIORAMORE — En même temps, je te dirais que je ne pense pas qu'on ferait un tournant à 180 degrés dans le sens où l'on pourrait peut-être être appelé à travailler, à développer d'autres projets qui occuperaient plus de place que le projet d'édition. Mais sérieusement, on en est à notre quatrième année de publication et on a l'impression qu'on est encore aux balbutiements de ce projet-là.

ANDRÉ RACETTE — Il y a une foule de choses à fonder, à créer et à faire encore!

PASCAL-ANGELO FIORAMORE — On aurait l'impression de ne pas avoir accompli ce qu'on doit faire.

SPIRALE — Vous êtes des nouveaux-nés.

PASCAL-ANGELO FIORAMORE — C'est clair.

ANDRÉ RACETTE — On dirait qu'on est encore motivé par l'ampleur de la vision qu'on a devant nous.

SPIRALE — En tout cas, votre projet vous transporte, même si vous ne savez pas où et sur quel principe il le fera.

PASCAL-ANGELO FIORAMORE — Le principe, c'est la volonté!

SPIRALE — Une volonté qui se veut. C'est peut-être dans un projet comme le vôtre que l'on voit qu'il n'y a plus de grand projet de génération, finalement. Tout est fragmenté, chacun forme son petit groupe autour de ses idées, de ce qui lui plaît, de ce qui le touche, en ne se demandant pas contre qui ou contre quoi, pour qui ou pour quoi.

ANDRÉ RACETTE — Mais en même temps, grâce à notre formation — on vient tous du milieu universitaire —, il y a une idée de rigueur. C'est ça aussi qui nous distinguerait de la pure autodiffusion sur You Tube par exemple : je mets ma propre vidéo, je me produis moi-même. On a au contraire une recherche de rigueur, de qualité, dans ce que l'on fait et édite en groupe.

SPIRALE — Vous avez effectivement un nom qui vous joint ensemble et qui vous distingue.

PASCAL-ANGELO FIORAMORE — Au départ, il y a quinze ans, le nom Rodrigol était un pastiche de Capitol. Ensuite, on a fait des soirées Rodrigol et à un moment donné le nom n'appartenait plus à personne, sans cesser pourtant de donner à chacun de nous une image : « *ah, voilà les Rodrigol!* » On est catalogué parce que, pendant dix ou douze ans, on a signé sous le même nom tous nos projets artistiques, peu importe lequel, pour autant qu'il était de nous. À la limite, c'est le côté le plus « manifeste » qu'on peut avoir. C'est peut-être ça finalement l'effet de regroupement.

ANDRÉ RACETTE — Le résultat de tout ça donne un nom créé, original, qui a une personnalité, si tu veux.

SPIRALE — Oui, on sent bien qu'il y a une figure derrière, on sent qu'il y a une atmosphère dans ce nom. Pas de manifeste, mais une atmosphère. Merci à vous, André et Pascal-Angelo. ●

Un récit, quel récit ?

CONTRE-JOUR, « Une génération, quelle génération ? »,
n° 6, 2005.

par MARTINE-EMMANUELLE LAPOINTE

Dans son essai « Âges et générations », paru en 1987 dans le recueil *Le sort de la culture*, Fernand Dumont formulait déjà un constat que l'on allait souvent reprendre par la suite. La génération qui a atteint l'âge adulte en 1960 — issue du fameux *baby-boom*, on nous l'a fréquemment répété — aurait réussi à éclipser toutes les autres, aurait su imposer sa vision du monde, son rythme, sa philosophie, son esthétique, tant et si bien qu'elle aurait en quelque sorte déboulonné et redéfini à la fois les concepts mêmes de « génération » et d'« âge de la vie ». « *De la dispersion des générations, écrivait Dumont, elle a émergé, moins par la vertu de l'âge que par celle du corporatisme. À partir d'elle, de ses attitudes, de son mode de vie, de son pouvoir, les anciens rythmes qui scandaient la succession des générations sont remplacés par l'institutionnalisation des âges de la vie, par l'idéologie de l'apprentissage, du recyclage, du recommencement, de la récurrence. La réussite particulière d'une génération se projette en un plan d'existence pour les autres.* » Loin de moi l'intention de dénoncer sur le mode de la plainte — comme l'ont fait plusieurs porteurs de flambeaux — cet éternel conflit qui oppose les *baby-boomers* et leurs enfants désormais trentenaires. Ne rejoignons pas à l'envers *Les invasions barbares*, tentons de sortir un peu de l'impasse à laquelle nous a condamnés l'année de notre naissance (quelque part dans les années 1970), oublions qu'il nous aura fallu vingt-six années d'étude, un *curriculum vitae* débordant d'expériences pertinentes et un épiderme plus que résistant pour enfin trouver un boulot intéressant, non pas à Montréal, mais bien à Regina ou à Peterborough, et abordons cette question du conflit générationnel avec une certaine distance critique.

Si, comme l'affirment les sociologues et les historiens, une génération se définit par le biais de sa participation commune à des événements historiques marquants (guerres, révolutions, crises...), si elle partage généralement des repères mémoriels, si elle est, pour reprendre encore une fois les mots de Fernand Dumont, « *projet d'histoire* », quel est le récit des générations qui ont succédé à celle du *baby-boom*? Quel est leur projet d'histoire?

Fiction d'une génération : *Les invasions barbares*

Cette question me semble cruciale, dans la mesure où le projet d'histoire des *baby-boomers* est toujours celui qui domine la sphère publique. Même s'ils ont désormais soixante ans, les membres de cette génération n'ont pas pour autant cessé de se projeter dans l'avenir et de considérer le récit de leur passage sous la forme d'une épopée inachevée. En témoigne encore une fois le deuxième volet du diptyque cinématographique de Denys Arcand qui illustre de manière plus qu'éloquente le propos de Fernand Dumont : même au seuil de la mort, malade, affaibli, Rémi ne renonce pas à sa parole, à son récit. Certes, tout comme ses vieux amis universitaires, il prétend n'avoir rien appris, mais contrairement aux jeunes barbares qui l'entourent, aussi touchants et sincères soient-ils, il possède des références culturelles et maîtrise sans conteste les discours oral et écrit. À table, il peut échanger des anecdotes érudites, citer des œuvres littéraires et des événements majeurs de l'histoire occidentale, mémoire monumentale qu'il n'a toutefois pas su transmettre à ses héritiers. Après la visite de ses trois étudiants (payés par son fils, rappelons-le), Pierre lui lance : « *Ils sont touchants pour des analphabètes.* » Rémi lui répond :

« *C'est pas de leur faute, ils auraient pu apprendre aussi bien que nous mais personne leur a enseigné. C'est comme tout le reste.* » Ces propos sont tenus par des professeurs, des maîtres qui, lucides malgré leur cynisme envahissant, avouent avoir échoué. Curieux paradoxe, s'ils n'ont pas su enseigner à leurs enfants, ils ont tout de même réussi à leur imposer leur récit générationnel.

Pour le cinéaste baby-boomer qu'est Denys Arcand, les enfants, les héritiers se présentent comme des âmes perdues qui en viennent à accepter le rôle que leur attribuent leurs aînés. Nul conflit majeur n'émerge, nulle remise en question fondamentale ne semble accompagner le fait d'hériter. On hérite presque malgré soi.

Le titre *Les invasions barbares* laisse d'ailleurs entendre qu'un conflit violent devrait opposer les universitaires du *Déclin* à leurs enfants. Or il n'en est rien. Dans le film d'Arcand, l'invasion ne provoque pas la chute brutale d'une civilisation ancienne, elle se produit plutôt d'une manière civilisée, prudente et contrôlée. Entre Rémi et son fils Sébastien, le conflit prend la forme, sourde et butée, de la non-communication. Père et fils ne vivent pas dans le même monde, ne parlent pas le même langage et ne peuvent par conséquent se comprendre ou s'affronter. L'une des dernières scènes du film confirme littéralement l'impossibilité d'un réel conflit générationnel. Après la mort de Rémi, Sébastien offre à Nathalie (la touchante *junkie*) de s'installer dans l'appartement de son père. « *Tu peux t'installer puis on verra plus tard* », lui dit-il. Cette invasion douce ressemble fort à une cession de bail. Le spectateur

devine que Nathalie, correctrice d'épreuves pour la maison d'édition Boréal, une quasi-lettrée donc, saura s'approprier l'héritage légué par Rémi vers la fin de sa vie : elle lira ses livres, ceux de Primo Levi, Cioran, Pepys, Soljénitsyne — dont les noms, pédagogie oblige, défilent à l'écran — et connaîtra peut-être grâce à eux la rédemption.

Je ne prétends pas accorder au film d'Arcand la valeur d'un témoignage ou d'un document d'archives. Le film offre cependant une représentation fort éclairante des nouveaux conflits générationnels. Pour le cinéaste *baby-boomer* qu'est Denys Arcand, les enfants, les héritiers se présentent comme des âmes perdues qui en viennent à accepter le rôle que leur attribuent leurs aînés. Nul conflit majeur n'émerge, nulle remise en question fondamentale ne semble accompagner le fait d'hériter. On hérite presque malgré soi. L'héritage est si complexe et le récit si encombrant que le seul choix des références et des épisodes risque de condamner à l'errance et au tâtonnement. Jamais, au grand jamais, la fille et le fils des *baby-boomers* ne pourront, à l'instar de Bérénice Einberg, affirmer haut et fort : « *je suis ma propre enfant.* » Nous — car je fais évidemment partie de cette génération prudente et avide du regard bienveillant de ses aînés — savons que nous sommes nos parents, nous savons que nous serons encore longtemps des enfants.

Et pourquoi s'agirait-il d'une malédiction? Pourquoi l'absence de conflits, de ruptures devrait-elle nous inquiéter? N'est-ce pas justement parce qu'ils ont répété inlassablement qu'ils étaient leurs propres enfants que les *baby-boomers* agacent? Parce qu'ils ont affiché une confiance inébranlable en leurs propres discours, en leurs propres mythes, en leurs propres récits? Leurs enfants n'ont-ils pas appris des erreurs passées? Ne sont-ils pas plus sages parce qu'ils savent qu'ils ne pourront rien inventer?

Contre-jour ou le présent désenchanté

Ce long préambule peut sembler bien éloigné du véritable objet de ce compte rendu, soit le dossier « Une génération, quelle génération? » de la revue *Contre-jour* paru en 2005. La question du récit générationnel en constitue d'ailleurs l'axe central : « *Le fait demeure que la génération du baby-boom s'est racontée sur tous les modes (essais, romans, épopées, poétiques, chansons, films, etc.) et que la génération de leurs enfants, celle qui arrive aujourd'hui à maturité, tarde à donner d'elle-même une représentation collective. Est-il possible ou même pertinent de souhaiter l'avènement d'un récit de cette "génération montante"?* » Les auteurs ont pour la plupart tenté d'esquisser le récit de la « génération montante » et lui ont conféré des contours pâlots, incertains, fort éloignés du flamboiement lyrique caractérisant l'épopée des *baby-boomers*. Pour Sarah Rocheville, les membres de sa génération préféreraient à la responsabilisation de la parole publique, la convivialité, le repli dans l'intime et l'opiniâtreté des conversations polies. Selon Mathieu Arsenault, sa génération a élaboré un « *récit négatif et clandestin* » et son avènement même, sa prise de parole ou sa prise de pouvoir,

Mario Duchesneau, **Sans titre**
Axe neo 7, Hull, 1998
Bureau de chêne et deux colonnes de la galerie (7 m x 2 m x 1 m)
Photographe : Mario Duchesneau



demeure encore à l'état de promesse, celle d'une communauté qui se retrouverait dans un espace clandestin situé en marge des images de consommation. Un constat similaire est formulé par Étienne Beaulieu qui évoque l'« impossibilité d'inventer une vie hors du spectacle des images ». Vincent-Charles Lambert explore la sphère de l'intimité en une époque d'absence tandis qu'Éric Méchoulan, s'inspirant des constats de Varron, remet en cause la pertinence même du concept de génération à l'époque contemporaine.

« Une génération, quelle génération? » Un récit, quel récit? Pouvons-nous vraiment parler de projet d'histoire (enfin, de projet d'histoire constructif) lorsque reviennent inlassablement les mots « absence », « négativité », « amnésie », « désenchantement »? Sommes-nous condamnés au silence, à la patience des désœuvrés, des sans-projets qui, peut-être un jour, finiront par prendre la place laissée par leurs prédécesseurs? Est-ce là la seule réponse à laquelle je puis prétendre, ici, aujourd'hui, en ce lieu?

Et pourtant, les cahiers littéraires *Contre-jour* réunissent de vieux vingtenaires et de jeunes trentenaires qui ont voulu se donner un lieu à leur image et qui ont par là même construit le récit de leur avènement. Si nul manifeste au sens strict n'a paru, une cohérence discursive s'établit néanmoins au fil des numéros de la revue. Tout se passe comme si l'objectif premier des rédacteurs était de privilégier la continuité, la filiation, l'histoire. À l'instar de Nathalie, l'héritière des *Invasions*, ils savent que leur salut se trouve, non pas dans le rejet du passé et dans l'invention du présent, mais bien dans la sélection — et non dans le recyclage, je tiens à le préciser — des références, des repères culturels et des lieux de mémoire. Dans la page inaugurale du site de *Contre-jour*, on trouve un court texte voué à guider les futurs auteurs. La dernière phrase se lit comme suit : « À la fois inscrits dans l'actualité littéraire et ouverts aux considérations qui ne sont pas nécessairement celles du jour, ces cahiers souhaitent favoriser les débats entre les auteurs de la relève et les écrivains plus consacrés. » Tous les dossiers thématiques sont innervés par cette idée du dialogue. Les principaux auteurs de *Contre-jour* adoptent presque toujours la posture de l'héritier éclairé qui, au sein du désordre contemporain, tente de rétablir un ordre signifiant. Dans le dossier consacré au philosophe tchèque Jan Patočka (n° 2, 2003), la « responsabilité commune » s'oppose au « désœuvrement contemporain ». Lorsqu'il est question des « Expériences du paysage » (n° 3, 2004), « thème qui refuse de vieillir », l'écrivain contemporain est présenté comme le « rescapé d'un siècle qui a interrogé la possibilité même de figurer le monde, de lui donner un visage » et son « retour au paysage témoigne [fait donc] d'une confiance renouvelée en la possibilité de donner un sens à l'espace que nous habitons ». Par son œuvre, le poète Jean-Marc Fréchette (n° 4, 2004) donne à entendre « la rumeur d'un ancien accord entre l'homme et le monde, médiatisé par une hauteur que nous avons pour la plupart

oubliée ». Fernando Pessoa (n° 5, 2004), même s'il a inspiré la « doxa de notre époque », permet tout de même « aujourd'hui [de] réfléchir en vue de constituer un sujet littéraire divers mais responsable face au monde ». C'est sans doute la présentation du numéro « Politique et littérature : les mots, petits ou grands » qui fait ressortir le plus clairement les grandes lignes du récit de *Contre-jour*. On y écrit notamment : « La rancœur que la maturité désenchantée de notre époque entretient à l'égard des idéaux d'un monde à construire se tourne aisément contre les écrivains qui auraient lyriquement participé aux enthousiasmes de leur temps. » Ici comme ailleurs, le présent est marqué par la perte des idéaux et par le désenchantement. Les grands mots, les récits, les « manières traditionnelles de construction de sens » y sont soupçonnés de stérilité, abandonnés au profit d'un relativisme, voire d'un pluralisme, qui ne tolère plus l'engagement et la responsabilisation de la parole. Tant l'ironie, le cynisme que la désolidarisation constituent, aux yeux des auteurs de la revue, des fuites, détournent d'un

« Une génération, quelle génération? » Un récit, quel récit? Pouvons-nous vraiment parler de projet d'histoire (enfin, de projet d'histoire constructif) lorsque reviennent inlassablement les mots « absence », « négativité », « amnésie », « désenchantement »?

véritable investissement, d'un enracinement sincère ajouterais-je, dans la sphère publique. Si je devais trouver un mot qui résumerait la philosophie de *Contre-jour*, j'oserais celui-ci : responsabilité. Responsabilité de la parole, faut-il le répéter, mais aussi responsabilité face à l'histoire, face au passé que l'on ne saurait désormais rejeter de manière radicale. On ne prétend pas rompre définitivement, on se sait condamné au même, au ressassement, on refuse la pensée téléologique qui conçoit l'époque contemporaine comme une ère de progrès et d'avancement des connaissances, on accepte le legs et on y puise ses références.

Comment ne pas voir dans ce geste de solidarité avec l'histoire le renversement des valeurs adoptées par la génération du *baby-boom*? Plus classique, grave et sincère, l'auteur de la relève choisit ses contemporains et se voit investi d'une mission : celle d'élever au-dessus du babillage médiatique, de l'excès d'images et de la survalorisation du présent, une voix multiple, inspirée par la parole de maîtres diligemment choisis au sein d'une bibliothèque abondante. Les principaux auteurs de *Contre-jour* doivent sûrement avoir des détracteurs... On les a sans doute accusés d'élitisme, on leur a peut-être reproché de ne pas savoir faire la révolution et d'être parfaitement inaptes au jeu du déboulonnage des statues et des mythes, souvent indissociable d'une *tabula rasa* (leur manière de nier le relativisme contemporain et de miser sur la grandeur de leurs maîtres peut en effet irriter). Mais à force d'insister sur leur respect des aînés et sur leur incapacité à réinventer le présent, on oublie que leur originalité se situe justement dans leur manière, non pas de déboulonner toutes les statues, mais de subvertir souterrainement la logique de l'affrontement générationnel. Impossible aujourd'hui d'affirmer, à l'instar des auteurs de la revue *Parti pris* en 1963 : « Nous ne visons à dire notre société que pour la transformer. Notre vérité, nous la créons en créant celle d'un pays et d'un peuple encore incertains. » Il n'est plus question de naissance dans le désert, de surgissement spontané et de beauté infinie des recommencements. Il s'agit plutôt de maîtriser les codes de ses prédécesseurs, de parler leur langage, de choisir parmi leurs références pour mieux laisser sa trace. Incertain, balbutiant, négatif, le récit de ma génération n'en est peut-être encore qu'à l'état de promesse — comme le soutenait d'ailleurs Mathieu Arsenault dans « Une génération, quelle génération? ». Mais qui sait ce que Nathalie nous réserve... ●